

PETITE BIBLIO
PAYOT
VOYAGEURS

ANDRÉ GIDE

VOYAGE

AU CONGO

SUIVI DE *LE RETOUR DU TCHAD*



« À présent, je sais : je dois parler. »

Pendant près d'un an, de juillet 1926 à mai 1927, André Gide parcourut en compagnie de Marc Allégret l'Afrique-Équatoriale française, depuis l'embouchure du Congo jusqu'au lac Tchad. Il en ramena ce fameux journal de voyage dans lequel l'auteur des *Faux-monnayeurs* dénonçait la violence de la puissance coloniale à l'égard des Noirs, en particulier dans le chantier tristement célèbre de la ligne « Congo-Océan » qui fit 17 000 morts parmi les ouvriers. La parution de *Voyage au Congo* provoqua de très vives réactions de la droite française ; quelques semaines plus tard, le grand reporter Albert Londres partait enquêter dans les pas de Gide...

ANDRÉ GIDE
AUX ÉDITIONS PAYOT

*Retour de l'URSS, suivi de : Retouches à mon
« Retour de l'URSS »
Voyage au Congo, suivi de : Le Retour du Tchad*

André Gide

Voyage au Congo

suivi de

Le retour du Tchad

Préface de
Catherine Coquery-Vidrovitch

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1164 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Cartes : Nathalie Cottrel

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Photo : Marc Allégret/© RMN Grand-Palais

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93006-2

PRÉFACE

Gide, témoin sans complaisance

Par Catherine Coquery-Vidrovitch

André Gide (1869-1951) avait plus de cinquante-cinq ans quand il réalisa un rêve de jeunesse, inspiré par un de ses anciens précepteurs pour lequel il avait respect et amitié, le pasteur Allégret, qui fut plusieurs années missionnaire en Afrique-Équatoriale française (AEF). Il le reconnaît lui-même : « Ce n'est là qu'un "projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr" ; ce voyage au Congo, je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire. » Bien plus tard, il réalise ce voyage, une expédition longue et périlleuse à l'époque (du 14 juillet 1925 au 31 mai 1926). Il se fait accompagner du quatrième fils du pasteur, Marc Allégret, qu'il recrute comme secrétaire, ce qui va ensuite déterminer la vocation du jeune homme pour la photographie et le cinéma (comme son frère Yves Allégret).

Pourquoi ce choix ? Gide est à un tournant de sa carrière. Il est célèbre et vient de terminer *Les Faux-Monnayeurs* ; son mariage avec sa cousine est en crise. Il ressent le besoin d'une pause. Il a aussi une liaison avec le jeune homme (qui prendra fin en même temps que la mission). Il a besoin de l'aide intelligente d'un collaborateur jeune, solide et

énergique qui va effectivement assumer la plus grande part de l'organisation sur le terrain d'une expédition considérable : elle va durer dix mois et mobiliser un personnel africain important, notamment en porteurs (parfois plus d'une centaine) car l'interfluve entre Congo et Chari ne connaît guère encore de piste carrossable. Une très grande partie du voyage se fait donc à pied.

Des journaux de voyage

Gide est un grand voyageur, surnommé pour cette raison par ses intimes « Bypeed » (le bipède). À l'origine, le rêve subsaharien (qui succède à plusieurs périples en Afrique du Nord) est surtout d'ordre esthétique, soucieux de dépaysement, de curiosité instructive et, non dit mais parfois suggéré, d'érotisme colonial. Il caresse le mythe d'une Afrique restée proche de la nature et donc ignorante du péché. Mais la réalité va se révéler plus complexe. La dédicace est explicite : « À la mémoire de Joseph Conrad », l'auteur de *Heart of Darkness* (*Au cœur des ténèbres*, 1899), voyage au cœur d'une autre forêt congolaise ténébreuse et cruelle. Car l'*a priori* idyllique qui caractérise les débuts du voyage va se mâtiner progressivement de constats inquiétants, alors qu'il n'a pas encore atteint le point de départ proprement dit de son expédition.

L'intérêt du texte est donc double : à la fois journal de voyage au jour le jour et témoignage politique redoutable, car Gide va découvrir et dénoncer des malversations coloniales épouvantables. Le témoignage est d'autant plus indiscutable qu'il va être doublé par celui de son jeune compagnon. L'un et l'autre tiennent leur carnet de route, récit quasi quotidien de leurs expériences et de leurs aventures. En principe, les notes d'Allégret, engagé comme secrétaire, auraient dû servir de canevas au

texte de Gide. Il semble au final que celui-ci les ait peu utilisées, préférant interroger oralement le rédacteur au fil de ses besoins ; Gide a plutôt confié à Marc la relecture de son manuscrit, à charge pour lui de combler quelques trous. Allégret n'en a pas moins rédigé de son côté un texte complet de notes de voyage, texte moins élaboré que celui de Gide mais parfois plus précis (notamment en ce qui concerne les dates), et aussi plus fidèle au réel, davantage pris sur le vif, ce qui se traduit entre autres par une indignation moins contrôlée face aux abus constatés.

Allégret n'était pas écrivain, il commençait à se passionner pour la photographie et le cinéma. Il a emporté un matériel considérable pour concevoir ce qui à son retour deviendra un film. Celui-ci a l'avantage de compléter heureusement les notations de Gide en présentant de façon ethnographique les paysages, les habitats et les peuples filmés. À la différence de ses notes écrites, le film a été réalisé dès le retour, et a été présenté au théâtre du Vieux-Colombier, le 10 juin 1927, à peu près au moment de la sortie du livre de Gide. Ce film ethnographique d'une durée d'une heure trente-cinq a connu un succès d'estime non négligeable : « D'un long voyage en Afrique équatoriale, peut-on lire dans *Cinémagazine*, MM. André Gide et Marc Allégret ont rapporté un remarquable documentaire... Réalisé avec un très grand souci d'exactitude dans le détail, admirablement photographié, ce film nous initie aux mœurs familières de toutes les peuplades de l'Afrique Équatoriale, en même temps qu'il nous permet d'admirer des paysages parfaitement interprétés par de vrais artistes¹. »

1. Compte rendu du « Voyage au Congo », *Cinémagazine*, n° 24, 17 juin 1927. Revue de presse de plusieurs journaux, notamment *L'Intransigeant* et *Comœdia*.

C'est donc un complément inestimable au *Voyage* de Gide, qui a récemment été restauré¹. Ceci dit, c'est un film purement ethnographique, qui n'est d'aucun secours en ce qui concerne les abus constatés. Cela pose tout au plus la question du refus d'Allégret de participer publiquement à la campagne que va mener Gide. Il n'en pense pas moins, ses notes en témoignent. Mais il ne cherche pas en faire part au public, probablement parce qu'au contraire ses recherches filmographiques l'incitent à donner des pays traversés une image à la fois belle, pittoresque et exotique. C'est aussi sans doute que les esprits ne sont pas encore mûrs pour absorber de tels drames. Il craindrait peut-être de contrevenir au succès de ce qui l'intéresse : le reportage filmé.

Il n'empêche. Les notes d'Allégret, retrouvées et remises en ordre, ont été publiées, mais soixante ans plus tard, en raison de leur formidable intérêt scientifique : c'est un chercheur du CNRS, Daniel Durosay, qui va assumer cette tâche par un texte long et remarquablement documenté².

Les conditions du voyage

Les préliminaires du voyage sont longs, près de deux mois, d'abord en chemin de fer jusqu'à Kinshasa (alors Léopoldville), puis la lente remontée des fleuves Congo et Oubangui après une excursion du côté belge. André Gide, impatient de commencer l'expédition en Oubangui-Chari, s'ennuie un peu. Le point de départ de l'expédition proprement dite est la

1. En 2018, par Les Films du Panthéon et Les Films du Jeudi. Voir la version DVD, chez Doriane Films, 2022.

2. Marc Allégret, *Carnets du Congo. Voyage avec Gide*, texte établi par Claudia Rabel-Jullien, introduction et notes par Daniel Durosay, Paris, CNRS Éditions, 1987 et 1993, p. 11-58.

capitale de l'Oubangui-Chari : Bangui, alors très modeste bourgade. Auparavant, vers l'est, a eu lieu une incursion de deux semaines dans la région dite des sultanats où Gide admire la bonne tenue des plantations de coton (dont il ne sait ou ne dit pas qu'elles sont obligatoires). Il fait aussi allusion à un passé récent où les plantations collectives étaient dites par les villageois « les plantations-je-m'en-fous » : il s'agissait du monopole de l'ancienne « Société des sultanats du Haut-Oubangui », à la réputation détestable mais dont il ne parle pas. De retour à Bangui, toujours en auto, le voyage va commencer avec la fin de la route carrossable dont Gide admire la belle réalisation par le gouverneur en place, Lamblin. Il n'évoque pas les conditions très difficiles de travail des « indigènes » requis, sinon par une brève note infrapaginale. C'est le 28 octobre que l'équipe entame sa grande aventure.

Tout va se passer à pied, en tipoye (brancart porté par quatre porteurs) ou en bateau quand le Chari sera atteint vers le Tchad. On ne peut qu'admirer la résistance physique de Gide, qui se plaint très peu malgré les difficultés notamment du climat, où vers le nord le contraste entre des nuits très froides et des journées à la chaleur suffocante provoque surtout chez lui une grande commisération pour l'endurance des porteurs mal vêtus, mal nourris et soumis à un travail de forçat avec des charges de trente kilos par tête pour des étapes souvent très longues. Plusieurs d'entre eux meurent de pneumonie. Tous y compris nos voyageurs souffrent de « fièvres récurrentes » qui s'avèrent parfois mortelles (il s'agit probablement de crises de paludisme). Résistant, Gide préfère de beaucoup la marche à pied au tipoye ; il compatit à la tâche des porteurs ; il en profite néanmoins dès qu'il ressent quelque fatigue. Bref, malgré les soins dont sont entourés ces Blancs très privilégiés, les conditions sont spartiates et il faut tenir jusqu'au bout.

Dès le démarrage de ce qui se présente comme un reportage de voyage de curiosité quasi touristique, des notations incidentes peuvent alerter : ainsi de l'escale à Libreville, « dans ce pays enchanteur [où] l'on meurt de faim », et de l'assistance à Brazzaville à un procès où est jugé un peu bizarrement un jeune administrateur inexpérimenté. Cela n'empêche pas Gide de se livrer à son passe-temps favori : la chasse aux papillons, accessoirement à l'étude des plantes, et à l'appréciation des paysages. Il parsème son récit, tout au long du voyage, de ses notes de lectures littéraires qui n'ont rien à voir avec le reportage.

Compte tenu de ses relations et de sa notoriété, Gide a obtenu une mission (sans frais officiels) de Léon Perrier, ministre des Colonies. Cela lui offre les moyens matériels et humains de réaliser son grand projet, grâce à l'appui des administrateurs en place. Il sera assisté pour recruter les porteurs nécessaires, pour être transporté en train, en chaloupe, voire en auto quand c'est possible ; il pourra aussi, le cas échéant, être soigné, lui et ses hommes, dans un poste de santé quand il s'en trouvera. On lui enverra aussi en cas de besoin un infirmier. Il part avec dix mois de matériel, y compris de nombreux médicaments, des conserves alimentaires, des boissons et autres produits de subsistance, et un nombre considérable de livres car il passe tous les temps morts du voyage (en bateau, en tipoye, aux étapes) à lire surtout les auteurs classiques (Corneille, Racine, Bossuet...) et nous fait part de ses commentaires. Tout cela pèse lourd et nécessite beaucoup de monde à recruter d'étape à étape, à gérer, à payer...

Le prétexte pour choisir comme lieu d'exploration l'Oubangui-Chari (aujourd'hui République centrafricaine) est son amitié avec un administrateur des colonies, le socialiste Marcel de Coppet (1881-1968), qui

est en poste à Fort-Archambault (aujourd'hui Sarh¹), à mi-chemin entre le fleuve Congo et le lac Tchad. Coppet, protestant lui aussi, a épousé la fille de Roger Martin du Gard, grand ami de Gide. C'est un des buts du voyage, un peu bousculé par le fait que de Coppet va être sur ces entrefaites nommé gouverneur du Tchad par intérim (1926-1932). Il le retrouvera donc dans la capitale de la colonie, Fort-Lamy (aujourd'hui N'Djamena)². Dans ce milieu colonial dur, Gide va être sensible à l'« humanisme colonial » qu'il partage avec cet administrateur ouvert, et qui sera la marque du Front populaire : il n'est pas encore du tout question d'être « anticolonial », à l'exception d'une très petite minorité – celle de jeunes surréalistes qui vont, au moment de la glorieuse Exposition coloniale de 1931, organiser une piteuse « contre-exposition ». Il s'agit tout au plus de lutter contre les abus de la colonisation qui, à la suite de témoignages comme celui de Gide, seront enfin reconnus par le gouvernement.

Mais en 1927, au moment de la publication du *Journal* de Gide, on n'en est pas encore là. Ce n'est pas que des scandales antérieurs n'aient pas eu lieu. Certains ont été étouffés. D'autres, au contraire, ont provoqué depuis longtemps et à plusieurs reprises des campagnes de presse indignées comme celle que va susciter *Voyage au Congo*. Une des surprises du témoignage de Gide est de constater à quel point il en ignorait à peu près tout, tant le refus d'entendre avait été fort pour ses contemporains. Face aux abus criminels dont il a été témoin, Gide a cherché à s'informer, et va se décider à témoigner ; de nombreuses notes

1. *Sarh* signifie, en langue sara, « camp de concentration », par allusion aux camps de travail dans lesquels était rassemblée la population de cette région pour la construction du chemin de fer Congo-Océan.

2. Socialiste et franc-maçon, Marcel de Coppet sera gouverneur général de l'AOF sous le Front populaire.

complémentaires à son récit remettent en partie les choses au point. Mais on n'y trouve rien sur les scandales passés, apparemment totalement oubliés. Le seul dont Gide fait état, parce qu'il se passe au moment même où il traverse la région, est la construction du chemin de fer Congo-Océan (CFCO), de 1921 à 1934, destiné à relier Brazzaville à la côte atlantique. Ce chantier a exigé des recrutements forcés de travailleurs à travers toute l'AEF, y compris au Tchad : c'est son ami de Coppet qui y est chargé, entre autres, de procéder aux recrutements, dont il pense manifestement le plus grand mal. Néanmoins il réussit à merveille, selon les dires de Gide, tant il a su être persuasif vis-à-vis des misérables travailleurs dont il peut néanmoins soupçonner qu'il en envoie un bon nombre à la mort : on estime à près de 20000 le nombre total de victimes de ce travail forcé, la plupart avant 1929¹.

Ce que Gide ne savait pas

Mais il y en eut bien d'autres, dont certains très récents. De Coppet a communiqué à Gide des documents d'archives, notamment un rapport de 1902. Or le gros des affaires est sorti surtout à partir de 1905. La plupart des excès ont eu lieu en Oubangui-Chari (Centrafrique), certains dans la région arpentée par Gide et son jeune compagnon (entre Bouar, Bozoum et Bossangoa, zone que j'ai à mon tour arpentée en 1965). Les voyageurs ne sont pas sans remarquer

1. Le drame du CFCO a été analysé et chiffré par le géographe Gilles Sautter, qui a eu accès en 1954 à toutes les archives, du temps où elles se trouvaient encore à Brazzaville. Voir Gilles Sautter, « Notes sur la construction du chemin de fer Congo-Océan (1921-1934) », *Cahiers d'études africaines*, n° 26, 1967, p. 219-299.

à plusieurs reprises l'aspect misérable des villages, l'allure effrayée, voire terrorisée, des « indigènes », alors que dans d'autres régions ils s'extasiaient sur la beauté des corps et la gentillesse des habitants. Dans ses recherches d'archives, apparemment sérieuses, Gide aurait pu tomber sur des papiers autrement compromettants... tous ceux que j'ai pu dépouiller dans les archives dans les années 1960 lors de la rédaction d'une thèse sur les grandes compagnies concessionnaires qui se sont partagé l'AEF entre 1892 et 1930 au moins.

On trouvera dans l'ouvrage de Gide le procès assez précis du raté monstrueux que fut cette invention concessionnaire, destinée dans l'esprit du colonisateur à affermer à d'énormes sociétés privées l'exploitation et les profits des produits « naturels » du pays : le caoutchouc de liane, à charge pour les « indigènes » de le recueillir dans la forêt pour un prix dérisoire, et l'ivoire accumulé par les chefs¹. Le ministère des Colonies avait compris depuis les années 1910 qu'il fallait essayer de supprimer cette quarantaine de concessions pour trente ans. Mais le cahier des charges avait été si peu méfiant que leur dissolution aurait coûté trop cher. La solution trouvée fut pire que le mal : regrouper une dizaine de ces sociétés rescapées en une seule encore plus énorme, la Compagnie forestière Sangha-Oubangui (CFSO), qui couvrait la plus grande partie du territoire parcouru par la mission (Moyen-Congo, Oubangui-Chari, Tchad, Cameroun). C'est donc essentiellement de la CFSO que parle André Gide, société où le jeune Louis-Ferdinand Céline a travaillé un moment au Cameroun, et qu'il a surnommée, à bon titre, dans *Voyage au bout de la nuit*, la « Compagnie pordurière ».

1. Catherine Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930* (1972), réédité par les Éditions de l'EHESS en 2003.

Gide dénonce sans complaisance le régime des grandes concessions et la complicité des agents locaux de l'administration coloniale. Il a complété son récit original par des notes et des commentaires longs et précis sur les horreurs dont il est témoin. Il comprend aussi que les dirigeants à Paris sont avertis de ces pratiques, car il y a eu quelques administrateurs courageux. Néanmoins, sur place, tous font silence sur ces faits, y compris les plus graves. Avec une naïveté certaine, Gide estime qu'au niveau supérieur cela se passe sans que les hauts fonctionnaires en aient la moindre connaissance. Il a quelque doute sur le gouverneur général Antonetti, homme réputé à poigne (nommé en 1924), mais juge impensable qu'il puisse être au courant. Il semble qu'Antonetti, en revanche, ait cherché à Paris à éviter de rencontrer Gide avant son départ, et essayé de le décourager de partir dans cette partie de l'Empire « où presque tout reste à faire », lui avait-il dit en passant¹. Antonetti ne pouvait que savoir, puisqu'il se débattait au même moment contre les prétentions outrecuidantes d'une des compagnies, la Compagnie française du Haut-Congo (Gide fait allusion à cette question). Par ailleurs, au Congo, Brazzaville ne pouvait que bruire encore du passé et des quelques enquêtes et des procès qui avaient eu lieu sur place, même si la plupart n'avaient abouti qu'à des non-lieux plus que discutables, de par la volonté de « ne pas faire de vague ». « L'esprit de corps » du personnel colonial et le mot d'ordre du ministère étaient d'en faire et d'en parler le moins possible. Antonetti estimait probablement que ces « bavures » restaient pour l'instant inévitables et que le mieux était de les garder confidentielles : attitude constamment adoptée par le pouvoir depuis le début du siècle. Manifestement, de Coppet

1. Voir Marc Allégret, *Carnets du Congo*, introduction, *op. cit.*, p. 34.

a un petit peu parlé à Gide, mais a usé aussi de son devoir de réserve.

Dès lors néanmoins, à la différence de Marc Allégret, Gide transforme son projet : il va témoigner : « Quel démon m'a poussé en Afrique ? écrit-il. Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. À présent je sais ; je dois parler. »

Comme la plupart de ses contemporains, Gide a adopté le jugement négatif porté depuis une quinzaine d'années sur les compagnies concessionnaires. Cela dit, celles qui restent sont politiquement puissantes et influentes. Elles font partie d'un lobby colonial, dit « parti colonial », qui, sans exister en tant que tel, n'en joue pas moins un rôle important à la Chambre. Tout cela explique pourquoi le silence continue de s'exercer sur des faits dont pourtant certains ont provoqué depuis longtemps des scandales aussi violents que celui du livre de Gide.

Cela a commencé en 1903. C'est pourquoi il est un peu étonnant que les documents communiqués à Gide ne concernent que l'année précédente : 1902. L'Oubangui-Chari était depuis le début du siècle le théâtre d'atrocités commises parfois de concert entre les agents de commerce du privé et les rares fonctionnaires sur place. C'est en 1903 qu'ont eu lieu les premières atrocités connues : le scandale dit « Gaud et Toqué », du nom de ces deux jeunes administrateurs d'Oubangui-Chari en poste dans la forêt, non loin de Fort-Archambault, qui n'avaient rien trouvé de mieux, le 14 juillet, pour célébrer la fête nationale, que d'exécuter de façon barbare un « indigène » qu'ils avaient condamné à mort : un bâton de dynamite lui avait été introduit dans l'anus. Le fait, étouffé sur place, ne fut connu à Paris qu'au début 1905¹. Très largement commenté dans la presse, il donna

1. Georges Toqué, *Les Massacres du Congo. La terre qui meurt, la terre qui tue*, Paris, La Librairie mondiale, 1907.

lieu, à la Chambre, à trois jours de débats intenses. Le résultat fut la décision prise par le ministre des Colonies d'envoyer une mission d'inspection d'une douzaine de membres.

Elle dura six mois, de mars à septembre 1905, sous la direction d'un haut fonctionnaire intègre : Savorgnan de Brazza, le premier explorateur du pays et fondateur de la colonie (1882). Brazza avait pris une retraite anticipée en 1898, écarté par le ministre en raison de son opposition à la politique concessionnaire dont il commençait de dénoncer la nocivité. Ce fut une longue histoire, assez bien rapportée par la presse, mais finalement étouffée par le gouvernement car menaçante pour les ambitions coloniales françaises : le rapport précis qui en est issu, rédigé dès la fin 1905, décrit de nombreux abus, meurtres, extorsions de toutes sortes. Brazza lui-même récuse l'avis dominant : tout cela serait le fait exclusif des compagnies privées, qui agiraient à l'insu de l'administration coloniale. Brazza met nominalement en cause la responsabilité du commissaire général qui lui a succédé : Émile Gentil. Même amendé par la commission chargée de la rédaction au ministère des Colonies après la mort de Brazza, le rapport est jugé par le gouvernement si défavorable qu'au bout de deux années de tergiversations, en dépit de l'engagement pris devant la Chambre et de multiples réclamations, il fut décidé de garder secret ce texte de cent-vingt pages. Une note du ministère des Colonies précise : « Dix exemplaires à l'Imprimerie nationale, le n° 1 au Ministre, et le reste dans le coffre-fort du ministère. » En 1910 encore, le journal *L'Humanité* réclamait la publication du rapport. Puis il fut oublié, jugé perdu ou détruit. L'unique exemplaire restant ne fut retrouvé dans les archives qu'en 1965, et enfin publié en 2014¹.

1. Pour le détail de cette affaire, voir *Le Rapport Brazza. Mission d'enquête du Congo : rapports et documents (1905-*

Gide, en revanche, ne pouvait pas du tout connaître une autre affaire, pire encore, découverte dans la même région, toujours en Oubangui-Chari, sur le territoire d'une concession voisine, la Mpoko, par un jeune fonctionnaire intègre, Gaston Guibet. Celui-ci repéra dans les environs de Bangui un régime concessionnaire d'une férocité telle qu'il obtint de Brazzaville de faire envoyer une mission d'inspection sur place, là encore de six mois, en 1906. Elle conclut au meurtre sûr de 750 et probable de 750 autres Africains, fusillés dès lors qu'ils étaient surpris à ne pas récolter le latex dans la forêt. Pourtant, la cour de justice de Brazzaville conclut par un non-lieu en 1909... L'affaire fut totalement étouffée. Cette fois-ci, le scandale était si grave que le ministre lui-même demanda en 1906 à Gaston Guibet sa parole d'honneur de ne pas en faire état, au nom de l'intérêt de la France. Celui-ci tint sa parole pendant soixante ans. Je ne pus l'en faire parler qu'en 1966, une fois que j'avais dépouillé les archives abondantes conservées de ce drame¹. C'est d'évidence la conjonction de ces deux affaires (Brazza et Guibet), cumulées en 1905 et 1906, qui en fit un secret d'État : le ministère des Affaires étrangères exigeait le silence, car la France espérait à l'époque mettre la main sur le Congo belge où le scandale international dit du « caoutchouc rouge » venait d'éclater (1905), risquant de déposséder le roi des Belges de ce qui était encore dénommé à l'époque « l'État indépendant du Congo », reconnu

1907), préface de Catherine Coquery-Vidrovitch, Paris, Le Passager clandestin, 2014.

1. Voir Catherine Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires*, op. cit., p. 177-184, et Daniel Vangroenweghe, « The "Leopold II" concession system exported to French Congo with as example the Mpoko Company », *Revue belge d'histoire contemporaine*, xxxvi, 3-4, 2006, p. 323-372.

à Léopold II en toute propriété depuis la conférence internationale de Berlin en 1885.

Il est plus étonnant que Gide soit passé à côté de ce qui se passait dans la région qu'il traversait au moment même où il se trouvait : ce fut connu sous le nom de la « guerre du Kongo-Wara ». C'était le soulèvement général du peuple baya de la région, du Cameroun à l'Oubangui-Chari en passant par le Moyen-Congo (1924-1931). C'est peu après le passage de Gide, en 1928, qu'en fut tué le chef, Karnou, ce qui ne mit pas fin à la révolte : les gens n'en pouvaient plus des extorsions de toutes sortes dont ils étaient victimes sous le règne de la Compagnie forestière qui exigeait d'eux la récolte du caoutchouc payé de façon dérisoire ; quant à l'administration, elle recrutait à tour de bras des porteurs pour franchir l'interfluve entre Oubangui et Chari, et les travailleurs du chemin de fer. La révolte commença à s'organiser clandestinement dès 1924 dans un pays dramatiquement appauvri. Apparemment, Gide fait juste allusion à une opération de police en cours à laquelle il attache peu d'importance. L'histoire très meurtrière en a été écrite par un jeune historien centrafricain de talent, Raphaël Nzabakomada-Yakoma, dont le père avait participé à la répression¹. Gide ne se doute pas que le drame se prépare. Il est néanmoins sensible à l'allure misérable et aux réactions très craintives des villageois de la région, sans trop se demander pourquoi ils le sont là plus qu'ailleurs.

Il est finalement peu surprenant que le rapport de Gide, qui secoua l'opinion au moins autant que les scandales précédents, ait eu comme les autres aussi peu d'effets immédiats. Gide remit son témoignage à Léon Blum, qui le publia dans *Le Populaire* (*Voyage*

1. Raphaël Nzabakomada-Yakoma, *L'Afrique centrale insurgée. La guerre du Kongo-Wara, 1928-1931*, Paris, L'Harmattan, 1986 (rééd. 2000).

au Congo paraît à la NRF en 1927). La droite visée et les compagnies accusées dénièrent à l'écrivain la capacité d'analyser le colonialisme. Pourtant, des enquêtes ont corroboré ses affirmations. Comme en 1905, comme en 1930, le débat à la Chambre des députés s'acheva sur des promesses gouvernementales. Gide ne se fit guère d'illusion : l'opinion allait se rendormir une fois de plus. C'est que, pour lui pas plus que pour la très grande majorité de ses contemporains, il n'était question de prendre sur le fait colonial une position de principe. Le temps de l'engagement politique n'était pas encore venu¹.

Comme le constate un commentaire récent : « On n'a pas le sentiment qu'il perçoit véritablement, par-delà tous les faits relevés (portage, déplacements de population, travail obligatoire, exploitation effrénée des richesses naturelles, minoration culturelle et situation de non-droit réservée aux "indigènes", etc.), et dont il est le témoin ou le bénéficiaire – usage de la chaise à porteurs ou réquisition de nourriture, par exemple –, la véritable nature du système colonial, celle d'être un système fondé sur l'exercice de la force et l'exploitation des hommes et des territoires, avec la bonne conscience de ceux qui parlent au nom de la "civilisation" et de la lutte contre la "barbarie"². » Il le justifie même à propos de la construction du chemin de fer belge, qui fut dans les années 1890 la source d'abus au moins aussi graves que celle du Congo-Océan : « Si coûteux qu'ait pu être, en argent

1. Zohra Bouchentouf-Siagh (université de Vienne), « Une lecture africaine du *Voyage au Congo suivi de Le retour du Tchad* », in Irene Albers, Andrea Pagni et Ulrich Winter (dir.), *Blicke auf Afrika nach 1900. Französische Moderne im Zitalter des Kolonialismus*, Tübingue, Stauffenburg Verlag, 2002. En français :

<https://www.univie.ac.at/aedf/texte/zohragideafrika.htm> (consulté le 6 septembre 2021).

2. *Ibid.*, p. 11-12.

et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge – et de la nôtre. »

Le vécu d'André Gide

Mais n'oublions pas que Gide n'a pas entrepris cette aventure pour faire le procès du régime concessionnaire. Il est parti d'abord pour son plaisir personnel. Et cet aspect de son journal ne doit pas être oublié. Certes, le livre est aujourd'hui une source importante pour les historiens qui cherchent à analyser la condition des « indigènes ». Mais c'est aussi une source littéraire avec toute sa fraîcheur et parfois sa naïveté, sans même parler de son talent littéraire. La description des paysages est superbe. Le texte regorge de notations fines et de détails pratiques qui montrent comment pouvait se passer dans les années 1925 une expédition exploratoire de ce type. Il est passionnant de suivre l'avancée du voyageur jour après jour, ses souffrances aussi, les risques encourus, et les joies et le plaisir. Ils chassent – surtout Marc Allégret, qui ne tient pas en place. Ils explorent les environs à chaque halte, Gide aime s'aventurer seul, il regarde beaucoup et décrit mieux encore : les cérémonies, les repas, les paysages, la beauté de la forêt, du ciel au couchant, du fleuve. Hommes et femmes vivent pratiquement nus, ce qui excite le regard d'esthète du voyageur sensible à la beauté des formes. Et puis Gide reste avant tout un écrivain hanté par la littérature : il est assez croustillant de l'imaginer, secoué dans son tipoye, plongé dans la lecture des oraisons funèbres d'Henriette d'Angleterre ou de France, qui lui inspirent de plaisants commentaires.

Gide et Allégret, qui ont eu ensemble une aventure sans doute en fin de course, sont aussi venus pour le plaisir des sens, et du sexe. À son habitude

plutôt discrète, Gide est surtout allusif. Il aime s'entourer de petits garçons, il les regarde, il les admire, il les décrit, il les caresse. C'est en filigrane une sorte de constante du récit. Il ne conçoit pas entrer dans un village sans en tenir deux ou trois par la main, s'asseoir sans en avoir plusieurs à ses pieds. Marc Allégret est bien plus direct (et puis son journal n'avait pas vocation à être publié) ; il se fait fréquemment et sans façon offrir des filles et plutôt des fillettes, dont l'âge semble osciller entre cinq et quinze ans. Plus âgées, elles sont abîmées par le travail, car il ne leur échappe pas qu'elles sont traitées comme des outils de travail. On constate là l'énorme hiatus entre le monde « civilisé » des visiteurs et l'idée alors commune chez les colonisateurs que les indigènes étaient faits pour être utilisés et ne demandaient pas mieux que de l'être, dans leur fraîcheur supposée d'emblée naïve. Ne serait-ce que pour mesurer la réalité de cet héritage colonial qui continue trop souvent de hanter nos contemporains, on doit lire ce témoignage d'André Gide qui reflète l'univers idéologique, esthétique et moral d'une autre époque.

Le Retour du Tchad nous fait changer d'atmosphère. Cette fois-ci les femmes se cachent ou sont voilées, elles disparaissent de la scène. Restent les paysages, les relations avec les sultans locaux et les systèmes politiques : les voyageurs entrent dans le domaine des sultanats musulmans peuls, comme ils ont déjà appréhendé en pays nzakara au début du voyage les reliquats des sultanats d'Oubangui-Chari oriental. Le sultanat est une pratique politique restée active au Cameroun, car la colonisation allemande qui y a précédé la française avait inauguré un système de pouvoir indirect qui reposait davantage sur les autorités locales. Gide est fasciné par la richesse apparente et le pouvoir absolu des sultans qui le reçoivent. Son récit, plus ethnographique et descriptif que le précédent, n'est guère critique. Ses

observations n'en sont pas moins instructives, mais dans un autre registre : Gide n'enquête plus sur des abus qui le concernent peu puisqu'ils sont le fait de pouvoirs locaux apparemment peu contrôlés par une administration coloniale qui les maintient et les utilise. Il ne s'intéresse guère au statut des « indigènes » camerounais ; il ne dit mot de l'esclavage pourtant intense dans ces sociétés. Il ne poursuit plus ce qu'il a fait un certain nombre de fois en Oubangui-Chari : des enquêtes sur les mauvais traitements éventuellement subis par les populations. Il souffre aussi davantage de la chaleur sahélienne et de la fatigue accumulée depuis des mois. Bref, Gide commence à presser le retour : il est temps pour lui de rentrer.

Catherine COQUERY-VIDROVITCH¹

1. Historienne, professeure émérite à l'université Paris-Diderot, autrice notamment de *Petite histoire de l'Afrique*, Paris, La Découverte, 2011 et 2016, et des *Routes de l'esclavage. Histoire des traites africaines, VI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2018.

Voyage au Congo

Carnets de route

(1927)



Carte générale

*« Better be imprudent moveables than
prudent fixtures. »*

KEATS

À la mémoire de Joseph Conrad

I

Les escales – Brazzaville

21 juillet – Troisième jour de traversée

Indicible langueur. Heures sans contenu ni contour.

Après deux mauvais jours, le ciel bleuit ; la mer se calme ; l'air tiédist. Un vol d'hirondelles suit le navire.

On ne bercera jamais assez les enfants, du temps de leur prime jeunesse. Et même je serais d'avis qu'on usât, pour les calmer, les endormir, d'appareils profondément bousculatoires. Pour moi, qui fus élevé selon des méthodes rationnelles, je ne connus jamais, de par ordre de ma mère, que des lits fixes ; grâce à quoi je suis aujourd'hui particulièrement sujet au mal de mer.

Pourtant je tiens bon ; je tâche d'appriivoiser le vertige, et constate que, ma foi, je tiens mieux que nombre de passagers. Le souvenir de mes six dernières traversées (Maroc, Corse, Tunisie) me rassure.

Compagnons de traversée : administrateurs et commerçants. Je crois bien que nous sommes les seuls à voyager « pour le plaisir ».

« Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ?

– J'attends d'être là-bas pour le savoir. »

Je me suis précipité dans ce voyage comme Curtius dans le gouffre. Il ne me semble déjà plus que précisément je l'aie voulu (encore que depuis des mois ma volonté se soit tendue vers lui) ; mais plutôt qu'il s'est imposé à moi par une sorte de fatalité inéluctable – comme tous les événements importants de ma vie. Et j'en viens à presque oublier que ce n'est là qu'un « projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » ; ce voyage au Congo, je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire ; il y a trente-six ans de cela.

Je reprends, avec délices, depuis la fable I, toutes les fables de La Fontaine. Je ne vois pas trop de quelle qualité l'on pourrait dire qu'il ne fasse preuve. Celui qui sait bien voir peut y trouver trace de tout ; mais il faut un œil averti, tant la touche, souvent, est légère. C'est un miracle de culture. Sage comme Montaigne ; sensible comme Mozart.

Hier, inondation de ma cabine, au petit matin, lors du lavage du pont. Un flot d'eau sale où nage piteusement le joli petit Goethe *letherbound*, que m'avait donné le Comte Kessler (où je relis les *Affinités*).

25 juillet

Ciel uniformément gris ; d'une douceur étrange. Cette lente et constante descente vers le sud doit nous amener à Dakar ce soir.

Hier des poissons volants. Aujourd'hui des troupeaux de dauphins. Le commandant les tire de la passerelle. L'un d'eux montre son ventre blanc d'où sort un flot de sang.

En vue de la côte africaine. Ce matin une hironnelle de mer contre la lisse. J'admire ses petites pattes

palmées et son bec bizarre. Elle ne se débat pas lorsque je la prends. Je la garde quelques instants dans ma main ouverte ; puis elle prend son vol et se perd de l'autre côté du navire.

26 juillet

Dakar la nuit. Rues droites désertes. Morne ville endormie. On ne peut imaginer rien de moins exotique, de plus laid. Un peu d'animation devant les hôtels. Terrasses des cafés violemment éclairées. Vulgarité des rires. Nous suivons une longue avenue, qui bientôt quitte la ville française. Joie de se trouver parmi des nègres. Dans une rue transversale, un petit cinéma en plein air, où nous entrons. Derrière l'écran, des enfants noirs sont couchés à terre, au pied d'un arbre gigantesque, un fromager sans doute. Nous nous asseyons au premier rang des secondes. Derrière moi un grand nègre lit à haute voix le texte de l'écran. Nous ressortons. Et longtemps nous errons encore ; si fatigués bientôt que nous ne songeons plus qu'à dormir. Mais à l'hôtel de la Métropole, où nous avons pris une chambre, le vacarme d'une fête de nuit, sous notre fenêtre, empêche longtemps le sommeil.

Dès 6 heures, nous regagnons l'Asie, pour prendre un appareil de photo. Une voiture nous conduit au marché. Chevaux squelettiques, aux flancs rabotés et sanglants, dont on a badigeonné les plaies au bleu de Prusse. Nous quittons ce triste équipage pour une auto, qui nous mène à six kilomètres de la ville, traversant des terrains vagues que hantent des hordes de charognards. Certains perchent sur le toit des maisons, semblables à d'énormes pigeons pelés.

Jardin d'essai. Arbres inconnus. Buissons d'hibiscus en fleurs. On s'enfonce dans d'étroites allées pour

prendre un avant-goût de la forêt tropicale. Quelques beaux papillons, semblables à de grands machaons, mais portant, à l'envers des ailes, une grosse macule nacrée. Chants d'oiseaux inconnus, que je cherche en vain dans l'épais feuillage. Un serpent noir très mince et assez long glisse et fuit.

Nous cherchons à atteindre un village indigène, dans les sables, au bord de la mer ; mais une infranchissable lagune nous en sépare.

27 juillet

Jour de pluie incessante. Mer assez houleuse. Nombreux malades. De vieux coloniaux se plaignent : « Journée terrible ; vous n'aurez pas pire »... Somme toute, je supporte assez bien. Il fait chaud, orageux, humide ; mais il me semble que j'ai connu pire à Paris ; et je suis étonné de ne pas suer davantage.

Le 29, arrivée en face de Konakry. On devait débarquer dès sept heures ; mais depuis le lever du jour, un épais brouillard égare le navire. On a perdu le point. On tâtonne et la sonde plonge et replonge. Très peu de fond ; très peu d'espace entre les récifs de corail et les bancs de sable. La pluie tombait si fort que déjà nous renoncions à descendre, mais le commandant nous invite dans sa pétrolette.

Très long trajet du navire au wharf, mais qui donne au brouillard le temps de se dissiper ; la pluie s'arrête.

Le commissaire qui nous mène à terre nous avertit que nous ne disposons que d'une demi-heure, et qu'on ne nous attendra pas. Nous sautons dans un pousse, que tire un jeune Noir « mince et vigoureux ». Beauté des arbres, des enfants au torse nu, rieurs, au regard languide. Le ciel est bas. Extraordinaire quiétude et douceur de l'air. Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l'oubli.

31 juillet

Tabou. – Un phare bas, qui semble une cheminée de steamer. Quelques toits perdus dans la verdure. Le navire s'arrête à deux kilomètres de la côte. Trop peu de temps pour descendre à terre ; mais, du rivage s'amènent deux grandes barques pleines de Croumens. L'Asie en recrute soixante-dix pour renforcer l'équipage – qu'on rapatriera au retour. Hommes admirables pour la plupart, mais qu'on ne reverra plus que vêtus.

Dans une minuscule pirogue, un nègre isolé chasse l'eau envahissante, d'un claquement de jambe contre la coque.

1^{er} août

Image de l'ancien « Magasin pittoresque » : la barre à Grand-Bassam. Paysage tout en longueur. Une mer couleur thé, où traînent de longs rubans jaunâtres de vieille écume. Et, bien que la mer soit à peu près calme, une houle puissante vient, sur le sable du bord, étaler largement sa mousse. Puis un décor d'arbres très découpés, très simples, et comme dessinés par un enfant. Ciel nuageux.

Sur le wharf, un fourmillement de Noirs poussent des wagonnets. À la racine du wharf, des hangars ; puis, de droite et de gauche, coupant la ligne d'arbres, des maisons basses, aplaties, aux couvertures de tuiles rouges. La ville est écrasée entre la lagune et la mer. Comment imaginer, tout près, sitôt derrière la lagune, l'immense forêt vierge, la vraie...

Pour gagner le wharf, nous prenons place à cinq ou six dans une sorte de balancelle qu'on suspend par un crochet à une élingue, et qu'une grue soulève et dirige à travers les airs, au-dessus des flots, vers une vaste barque, où le treuil la laisse lourdement choir.

On imagine des joujous requins, des joujous épaves, pour des naufrages de poupées. Les nègres nus crient, rient et se querellent en montrant des dents de cannibales. Les embarcations flottent sur le thé, que griffent et bêchent de petites pagaies en forme de pattes de canard, rouges et vertes, comme on en voit aux fêtes nautiques des cirques. Des plongeurs happent et emboursent dans leurs joues les piécettes qu'on leur jette du pont de l'*Asie*. On attend que les barques soient pleines ; on attend que le médecin de Grand-Bassam soit venu donner je ne sais quels certificats ; on attend si longtemps que les premiers passagers, descendus trop tôt dans les nacelles, et que les fonctionnaires de Bassam, trop empressés à les accueillir, balancés, secoués, chahutés, tombent malades. On les voit se pencher de droite et de gauche, pour vomir.

Grand-Bassam. – Une large avenue, cimentée en son milieu ; bordée de maisons espacées, de maisons basses. Quantité de gros lézards gris fuient devant nos pas et regagnent le tronc de l'arbre le plus proche, comme à un jeu des quatre coins. Diverses sortes d'arbres inconnus, à larges feuilles, étonnement du voyageur. Une race de chèvres très petite et basse sur jambes ; des boucs à peine un peu plus grands que des chiens terriers ; on dirait des chevreaux, mais déjà cornus et qui dardent par saccade un très long aiguillon violâtre.

Transversales, les rues vont de la mer à la lagune ; celle-ci, peu large en cet endroit, est coupée d'un pont qu'on dirait japonais. Une abondante végétation nous attire vers l'autre rive ; mais le temps manque. L'autre extrémité de la rue se perd dans le sable d'une sorte de dune ; un groupe de palmiers à huile ; puis la mer, qu'on ne voit pas, mais que dénonce la mâture d'un grand navire.

Lomé (2 août)

Au réveil, un ciel de pluie battante. Mais non ; le soleil monte ; tout ce gris pâlit jusqu'à n'être plus qu'une buée laiteuse, azurée ; et rien ne dira la douceur de cette profusion d'argent. L'immense lumière de ce ciel voilé, comparable au pianissimo d'un abondant orchestre.

Cotonou (2 août)

Combat d'un lézard et d'un serpent d'un mètre de long, noir lamé de blanc, très mince et agile, mais si occupé par la lutte que nous pouvons l'observer de très près. Le lézard se débat, parvient à échapper, mais abandonnant sa queue, qui continue longtemps de frétiler à l'aveuglette.

Conversations entre passagers.

Je voudrais comme dans *Le Quotidien* ouvrir une rubrique, dans ce carnet : « Est-il vrai que... »

Est-il vrai qu'une société américaine, installée à Grand-Bassam, y achète l'acajou qu'elle nous revend ensuite comme « mahogany » du Honduras ?

Est-il vrai que le maïs que l'on paie 35 sous en France ne coûte que... etc.

Libreville (6 août), Port-Gentil (7 août)

À Libreville, dans ce pays enchanteur,

où la nature donne

Des arbres singuliers et des fruits savoureux,

l'on meurt de faim. L'on ne sait comment faire face à la disette. Elle règne, nous dit-on, plus terrible encore à l'intérieur du pays.

La grue de l'Asie va cueillir à fond de cale les caisses qu'elle enlève dans un filet à larges mailles, puis déverse dans le chaland transbordeur. Des indigènes les reçoivent et s'activent avec de grands cris. Coincée, heurtée, précipitée, c'est merveille si la caisse arrive entière. On en voit qui éclatent comme des gousses, et répandent comme des graines leur contenu de boîtes de conserve. J'en saisis une. F., agent principal d'une entreprise d'alimentation, à qui je la montre, reconnaît la marque et m'affirme que c'est un lot de produits avariés qui n'a pu trouver acheteur sur le marché de Bordeaux.

8 août

Mayoumba. – Lyrisme des payeurs, au dangereux franchissement de la barre. Les couplets et les refrains de leur chant rythmé se chevauchent¹. À chaque enfoncement dans le flot, la tige de la pagaie prend appui sur la cuisse nue. Beauté sauvage de ce chant semi-triste ; allégresse musculaire ; enthousiasme farouche. À trois reprises la chaloupe se cabre, à demi dressée hors du flot ; et lorsqu'elle retombe un énorme paquet d'eau vous inonde, que vont sécher bientôt le soleil et le vent.

Nous partons à pied, tous deux, vers la forêt. Une allée ombreuse y pénètre. Étrangeté. Clairières semées de quelques huttes de roseaux. L'administrateur vient à nous en tipoye², et en met aimablement deux autres à notre disposition. Il nous emmène, alors que nous étions déjà sur le chemin du retour ; et nous rentrons de nouveau dans la forêt. À vingt ans je n'aurais pas eu

1. Je retrouverai ce chevauchement si particulier, dans les chants de la région du Tchad.

2. Fauteuil suspendu entre deux palmes du gigantesque palmier-ban.

joie plus vive. Cris et bondissements des porteurs. Nous revenons par le bord de la mer. Sur la plage, fuite éperdue des troupeaux de crabes, hauts sur pattes et semblables à de monstrueuses araignées.

9 août, 7 heures du matin

Pointe-Noire¹. – Ville à l'état larvaire, qui semble encore dans le sous-sol.

1. C'est à ce point de la côte, que doit aboutir le chemin de fer de Brazzaville-Océan, seul moyen d'obvier à l'embouteillage de notre colonie. Le Congo serait un débouché naturel pour les richesses de l'intérieur ; mais, non loin de la côte, ce fleuve traverse une région montagneuse, il cesse d'être navigable à partir de Matadi et ne le redevient qu'au Stanley-Pool (Brazzaville-Kinshassa). Matadi est relié à Kinshassa par le chemin de fer que le roi Léopold fit exécuter en Congo belge, sur les indications et sous la direction du colonel Thys. Ce chemin de fer qui fonctionne depuis 1900 traverse la région que J. Conrad devait encore traverser à pied en 1890 et dont il parle dans *Cœur de ténèbres* – livre admirable qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre, et que j'aurai souvent à citer. Aucune outrance dans ses peintures : elles sont cruellement exactes ; mais ce qui les désassombrit, c'est la réussite de ce projet qui, dans son livre, paraît si vain. Si coûteux qu'ait pu être, en argent et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge – et de la nôtre. Mais désormais elle est insuffisante à quel point, c'est ce que cette lettre du Président de la Chambre de Commerce belge à Kinshassa, laisse entrevoir :

« La situation, au point de vue du “cargo général magasin”, (c'est-à-dire : marchandises de commerce emballées en caisses) est plus inextricable qu'elle ne l'a jamais été. Au 1^{er} janvier 1926, il y avait dans les magasins de la Manucongo à Matadi 6089200 kg de marchandises en souffrance. Dans ce stock, on comptait 694 tonnes du *Rogier* parti en octobre. Ce dernier steamer était à Matadi depuis plus de soixante-dix jours, et pas un seul colis n'avait encore été déchargé au moment où je me trouvais à Matadi.

9 août, 5 heures du soir

Nous entrons dans les eaux du Congo. Gagnons Banane dans la vedette du commandant. Chaque occasion de descendre à terre nous trouve prêts. Retour à la nuit tombante.

La joie est peut-être aussi vive ; mais elle entre en moi moins avant ; elle éveille un écho moins retentissant dans mon cœur. Ah ! pouvoir ignorer que la vie rétrécit devant moi sa promesse... Mon cœur ne bat pas moins fort qu'à vingt ans.

Lente remontée du fleuve dans la nuit. Sur la rive gauche, au loin, quelques lumières ; un feu de brousse, à l'horizon ; à nos pieds l'effrayante épaisseur des eaux.

(10 août)

Un absurde contretemps m'empêche, en passant à Bôma (Congo belge), d'aller présenter mes respects au Gouverneur. Je n'ai pas encore bien compris que, chargé de mission, je représente, et suis dès à présent un personnage officiel. Le plus grand mal à me gonfler jusqu'à remplir ce rôle.

Matadi¹ (10 août), 6 heures du soir

Partis le 12, à 6 heures du matin – arrivés à Thysville à 6h30 du soir.

« Les chargements des quatre steamers français : *Alba*, *Europe*, *Tchad*, *Asie*, comportant près de 80 000 dames-jeannes et un nombre considérable de caisses de vin, restaient en souffrance dans les magasins de la Manucongo. »

1. « La seule raison d'être de cette ville est sa position au point terminus de la navigation et à la tête de ligne du chemin

Nous repartons vers 7 heures du matin, pour n'arriver à Kinshassa qu'à la nuit close.

Le lendemain traversée du Stanley-Pool. Arrivée vendredi 14 à 9 heures du matin à Brazzaville¹.

Brazzaville

Étrange pays, où l'on n'a pas si chaud que l'on transpire.

À chasser les insectes inconnus, je retrouve des joies d'enfant. Je ne me suis pas encore consolé d'avoir laissé échapper un beau longicorne vert pré, aux élytres damasquinés, zébrés, couverts de vermiculures plus foncées ou plus pâles ; de la dimension d'un bupreste, la tête très large, armée de mandibules-tenailles. Je le rapportais d'assez loin, le tenant par le corselet, entre pouce et index ; sur le point d'entrer dans le flacon de cyanure, il m'échappe et s'envole aussitôt.

de fer. Construite en toute hâte au milieu des rochers, dans des conditions aussi peu hygiéniques que possible, elle laisse la plus détestable impression à tous les Français, qui sont obligés d'y séjourner, malgré l'obligeance des fonctionnaires du chemin de fer belge. » A. Chevalier, *L'Afrique centrale française*, p. 3.

1. « La voie ferrée (de Matadi à Kinshassa) qui se continue pendant 400 kilomètres à travers une véritable Suisse africaine, a exigé un grand nombre de travaux d'art et coûté environ 70 millions. Elle est entièrement l'œuvre du Colonel Thys, qui en présenta le projet dès 1887. Les premiers travaux de terrassement furent commencés en mars 1890, mais ce n'est que huit ans plus tard, en mars 1898, que la locomotive arriva au Stanley-Pool. Actuellement la compagnie fait plus d'un million de recettes par mois. Non seulement elle draine tous les produits de l'intérieur du Congo belge, mais elle est aussi l'unique voie actuellement praticable pour accéder dans le Moyen-Congo, dans la Sangha, dans l'Oubangui et dans les territoires du Tchad. » Chevalier, *ibid.*, p. 3.

Je m'empare de quelques beaux papillons porte-queue, jaune soufré maculés de noir, très communs ; et d'un autre un peu moins fréquent, semblable au machaon, mais plus grand, jaune zébré de noir (que j'avais vu au Jardin d'essai de Dakar).

Ce matin, nous sommes retournés au confluent du Congo et du Djoué, à six kilomètres environ de Brazzaville. (Nous y avons été hier au coucher du soleil.) Petit village de pêcheurs. Bizarre lit de rivière à sec, tracé par une incompréhensible accumulation de « boulders » presque noirs ; on dirait la morène d'un glacier. Nous bondissons de l'une à l'autre de ces roches arrondies, jusqu'aux bords du Congo. Petit sentier, presque au bord du fleuve ; crique ombragée, où une grande pirogue est amarrée. Papillons en grand nombre et très variés ; mais je n'ai qu'un filet sans manche et laisse partir les plus beaux. Nous gagnons une partie plus boisée, tout au bord de l'affluent, dont les eaux sont sensiblement plus limpides. Un fromager énorme, au monstrueux empatement, que l'on contourne ; de dessous le tronc, jaillit une source. Près du fromager, un amorphophallus violet pourpré, sur une tige épineuse de plus d'un mètre. Je déchire la fleur et trouve, à la base du pistil, un grouillement de petits asticots. Quelques arbres, auxquels les indigènes ont mis le feu, se consomment lentement par la base.

J'écris ceci dans le petit jardin de la très agréable case que M. Alfassa, le Gouverneur général intérimaire, a mis à notre disposition. La nuit est tiède ; pas un souffle. Un incessant concert de grillons et, formant fond, de grenouilles.

23 août

Troisième visite aux rapides du Congo. Mais cette fois, nous nous y prenons mieux, et du reste guidés avec

quelques autres par M. et Mme Chaumel, nous traversons un bras du Djoué en pirogue et gagnons le bord même du fleuve, où la hauteur des vagues et l'impétuosité du courant sont particulièrement sensibles. Un ciel radieux impose sa sérénité à ce spectacle, plus majestueux que romantique. Par instants, un remous creuse un sillon profond ; une gerbe d'écume bondit. Aucun rythme ; et je m'explique mal ces inégalités du courant.

« Et croiriez-vous qu'un pareil spectacle attend encore son peintre ! » s'écrie un des invités, en me regardant. C'est une invite à laquelle je ne répondrai point. L'art comporte une tempérance et répugne à l'énormité. Une description ne devient pas plus émouvante pour avoir mis dix au lieu d'un. On a blâmé Conrad, dans le *Typhon*, d'avoir escamoté le plus fort de la tempête. Je l'admire au contraire d'arrêter son récit précisément au seuil de l'affreux, et de laisser à l'imagination du lecteur libre jeu. après l'avoir mené, dans l'horrible, jusqu'à tel point qui ne parût pas dépassable. Mais c'est une commune erreur, de croire que la sublimité de la peinture tient à l'énormité du sujet. Je lis dans le *Bulletin de la Société des recherches congolaises* (n° 2) :

« Ces tornades, dont la violence est extrême, sont, à mon avis, la plus belle scène de la nature intertropicale. Et je terminerai en exprimant le regret qu'il ne se soit pas trouvé, parmi les coloniaux, un musicien né pour les traduire en musique. » Regret que nous ne partagerons point.

24 et 25 août

Procès Sambry.

Moins le Blanc est intelligent, plus le Noir lui paraît bête.

L'on juge un malheureux administrateur, envoyé trop jeune et sans instructions suffisantes, dans un

poste trop reculé. Il y eût fallu telle force de caractère, telle valeur morale et intellectuelle, qu'il n'avait pas. À défaut d'elles, pour imposer aux indigènes, on recourt à une force précaire, spasmodique et dévergondée. On prend peur ; on s'affole ; par manque d'autorité naturelle, on cherche à régner par la terreur. On perd prise, et bientôt plus rien ne suffit à dompter le mécontentement grandissant des indigènes, souvent parfaitement doux, mais que révoltent et poussent à bout les injustices, les sévices, les cruautés¹.

Ce qui paraît ressortir du procès, c'est surtout l'insuffisance de surveillance. Il faudrait pouvoir n'envoyer dans les postes reculés de la brousse, que des agents de valeur déjà reconnue. Tant qu'il n'aura pas fait ses preuves, un administrateur encore jeune demande à être très étroitement encadré.

L'avocat défenseur profite de cette affaire, pour faire le procès de l'administration en général, avec de faciles effets d'éloquence et des gestes à la Daumier, que j'espérais hors d'usage depuis longtemps. Prévenu de l'attaque, et pour y faire face, M. Prouteaux, chef de cabinet du Gouverneur, avait courageusement pris place aux côtés du ministère public ; ce que certains ne manquèrent pas de trouver « déplacé ».

À noter l'effarante insuffisance des deux interprètes ; parfaitement incapables de comprendre les questions posées par le juge, mais que toujours ils traduisent quand même, très vite et n'importe comment, ce qui donne lieu à des confusions ridicules. Invités à prêter serment, ils répètent stupidement : « Dis : je le jure », aux grands rires de l'auditoire. Et lorsqu'ils transmettent les dépositions des témoins, on patauge dans l'à-peu-près.

L'accusé s'en tire avec un an de prison et le bénéfice de la loi Bérenger.

1. Si graves que puissent être les faits reprochés à Sambry, hélas ! nous verrons pire, par la suite.

Je ne parviens pas à me faire une opinion sur celle des nombreux indigènes qui assistent aux débats et qui entendent le verdict. La condamnation de Sambry satisfait-elle leur idée de justice ?...

Durant la troisième et dernière séance de ce triste procès, un très beau papillon est venu voler dans la salle d'audience, dont toutes les fenêtres sont ouvertes. Après de nombreux tours, il s'est inespérément posé sur le pupitre devant lequel j'étais assis, où je parviens à le saisir sans l'abîmer.

Le lendemain, je reçois la visite de M. X, l'un des juges assesseurs.

« Voulez-vous le secret de tout ceci ? me dit-il ; Sambry couchait avec les femmes de tous les miliciens à ses ordres. Il n'y a pas pire imprudence. Dès qu'on ne les tient plus en main, ces gardes indigènes deviennent terribles. Presque toutes les cruautés qu'on reproche à Sambry sont leur fait. Mais tous ont déposé contre lui, vous l'avez vu. »

Je prends ces notes trop « pour moi » ; je m'aperçois que je n'ai pas décrit Brazzaville. Tout m'y charmait d'abord : la nouveauté du climat, de la lumière, des feuillages, des parfums, du chant des oiseaux, et de moi-même aussi parmi cela, de sorte que par excès d'étonnement, je ne trouvais plus rien à dire. Je ne savais le nom de rien. J'admirais indistinctement. On n'écrit pas bien dans l'ivresse. J'étais grisé.

Puis, passé la première surprise, je ne trouve plus aucun plaisir à parler de ce que déjà je voudrais quitter. Cette ville, énormément distendue, n'a de charmant que ce qu'elle doit au climat et à sa position allongée près du fleuve. En face d'elle Kinshassa paraît hideuse. Mais Kinshassa vit d'une vie intense ; et Brazzaville semble dormir. Elle est trop vaste pour le peu d'activité qui s'y déploie. Son charme est dans

son indolence. Surtout je m'aperçois qu'on ne peut y prendre contact réel avec rien ; non point que tout y soit factice ; mais l'écran de la civilisation s'interpose, et rien n'y entre que tamisé.

Et je ne doute pas qu'il n'y aurait beaucoup à apprendre sur le fonctionnement des rouages de l'administration en particulier ; mais pour le bien comprendre, il faudrait connaître déjà le pays. Ce qui pourtant commence à m'apparaître, c'est l'extraordinaire complication, l'enchevêtrement de tous les problèmes coloniaux. La question de chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire serait particulièrement intéressante à étudier ; mais je n'en puis connaître que ce que l'on m'en raconte, et tous les récits que j'entends se contredisent ; ce qui m'amène à me méfier de tous et de chacun. On parle beaucoup de désordre, d'imprévoyance et d'incurie... Je ne veux tenir pour certain que ce que j'aurai pu voir moi-même, ou pu suffisamment contrôler. Sans interprète, comment interroger les « Saras » que je rencontre, ces grands et forts Saras que l'on fait venir de la région du Tchad pour les travaux de la voie ferrée ? Et ceux-ci ne savent rien encore : ils arrivent. Ils sont là, devant la mairie, en troupeau, répondant à l'appel et attendant une distribution de manioc, que d'autres indigènes apportent dans de grands paniers. Comment savoir s'il est vrai que, parmi ceux qui les ont précédés sur les chantiers, la mortalité a été, comme on nous le dit, consternante ?... Je suis trop neuf dans le pays¹.

1. Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir le principal intérêt de mon voyage, et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays. Ce qu'en face d'elles je sentais alors, c'est surtout mon incompetence. Mais j'allais m'instruisant. Pour le voyageur nouveau venu dans un pays où pour lui tout est neuf, une indécision l'arrête. S'intéressant à tout également, il ne peut suffire et d'abord il ne note rien,

Nous engageons, au petit bonheur, deux boys et un cuisinier. Ce dernier, qui répond au nom ridicule de Zézé, est hideux. Il est de Fort-Crampel. Les deux boys, Adoum et Outhman, sont des Arabes du Ouadaï, que ce voyage vers le nord va rapprocher de leur patrie.

30 août

Engourdissement, peut-être diminution. La vue baisse ; l'oreille durcit ; aussi bien portent-elles moins loin des désirs sans doute plus faibles. L'important, c'est que cette équation se maintienne entre l'impulsion de l'âme et l'obéissance du corps. Puissé-je, même alors et vieillissant, maintenir en moi l'harmonie. Je n'aime point l'orgueilleux raidissement du stoïque ; mais l'horreur de la mort, de la vieillesse et de tout ce qui ne se peut éviter, me semble impie. Je voudrais rendre à Dieu quoi qu'il m'advienne, une âme reconnaissante et ravie.

2 septembre

Congo belge. – Nous prenons une auto pour Léopoldville. Visite au Gouverneur Engels. Il nous conseille de pousser jusqu'à Coquillatville (Equateurville) et propose

faute de pouvoir tout noter. Heureux le sociologue qui ne s'intéresse qu'aux mœurs ; le peintre qui ne consent à voir du pays que l'aspect ; le naturaliste qui choisit de ne s'occuper que des insectes ou que des plantes ; heureux le spécialiste ! Il n'a pas trop de tout son temps pour son domaine limité. Vivrais-je une seconde vie, j'accepterais, pour mon bonheur, de n'étudier que les termites. (C'est à Brazzaville que je rencontrai les premiers ; si prévenu que je fusse, ils ouvrirent devant moi de larges avenues de surprise. J'y reviendrai). Que l'on m'excuse donc si je ne savais encore poser sur tout ce que m'offrait la nouveauté, qu'un regard incertain et vague.

de mettre une baleinière à notre disposition, pour nous ramener à Liranga, que nous pensions d'abord gagner directement.

Notre véranda est encombrée de caisses et de colis. Le bagage doit être fractionné en charges de vingt à vingt-cinq kilos¹. Quarante-trois caissettes, sacs ou cantines, contenant l'approvisionnement pour la seconde partie de notre voyage, seront expédiés directement à Fort-Archambault, où nous avons promis à Marcel de Coppet d'arriver pour la Noël. Nous n'emporterons avec nous, pour le crochet en Congo belge, que le « strict nécessaire » ; nous retrouverons le reste à Liranga, apporté par le *Largeau*, dans dix jours. Brazzaville ne nous offre plus rien de neuf ; nous avons hâte d'aller plus loin.

1. « Chacun portant une charge de trente livres », lisons-nous dans la traduction de *Cœur des ténèbres* (p. 118). C'est trente kilos qu'il faudrait lire. (*a 60 lb load*, dit le texte anglais ; soit exactement : 27 kg 21, la *lb* anglaise étant de 453 grammes.)

II

La lente remontée du fleuve

5 septembre

Ce matin, au lever du jour, départ de Brazzaville. Nous traversons le Pool pour gagner Kinshassa où nous devons nous embarquer sur le *Brabant*. La duchesse de Trévisé, envoyée par l'Institut Pasteur, vient avec nous jusqu'à Bangui, où son service l'appelle.

Traversée du Stanley-Pool. Ciel gris. S'il faisait du vent, on aurait froid. Le bras du pool est encombré d'îles, dont les rives se confondent avec celles du fleuve ; certaines de ces îles sont couvertes de buissons et d'arbres bas ; d'autres, sablonneuses et basses, inégalement revêtues d'un maigre hérissément de roseaux. Par places, de larges remous circulaires lustrent la grise surface de l'eau. Malgré la violence du courant, le cours de l'eau semble incertain. Il y a des contre-courants, d'étranges vortex, et des retours en arrière, qu'accusent les îlots d'herbe entraînés. Ces îlots sont parfois énormes ; les colons s'amuse à les appeler des « concessions portugaises ». On nous a dit et répété que cette remontée du Congo, interminable, était indiciblement monotone. Nous mettrons un point d'honneur à ne pas le reconnaître. Nous avons tout à

apprendre et épelons le paysage lentement. Mais nous ne cessons pas de sentir que ce n'est là que le prologue d'un voyage qui ne commencera vraiment que lorsque nous pourrons prendre plus directement contact avec le pays. Tant que nous le contemplerons du bateau, il restera pour nous comme un décor distant et à peine réel.

Nous longeons la rive belge d'assez près. À peine si l'on distingue, là-bas, tout au loin, la rive française. Énormes étendues plates, couvertes de roseaux, où mon regard cherche en vain des hippopotames. Sur le bord, par instants, la végétation s'épaissit ; les arbrisseaux, les arbres remplacent les roseaux ; mais toujours, arbre ou roseau, la végétation empiète sur le fleuve – ou le fleuve sur la végétation du bord, comme il advient en temps de crue (mais dans un mois les eaux seront beaucoup plus hautes, nous dit-on). Branches et feuilles baignent et flottent, et le remous du bateau, comme par une indirecte caresse, en passant les soulève doucement.

Sur le pont, une vingtaine de convives à la table commune. Une autre table, parallèle à la première, où l'on a mis nos trois couverts.

Une montagne assez haute ferme le fond du pool, devant laquelle le pool s'élargit. Les remous se font plus puissants et plus vastes ; puis le *Brabant* s'engage dans le « couloir ». Les rives deviennent berges et se resserrent. Le Congo coule alors entre une suite rompue d'assez hautes collines boisées. Le faite des collines est dénudé, ou du moins semble couvert d'herbes rases, à la manière des « chaumes » vosgiens ; pacages où l'on s'attend à voir des troupeaux.

Arrêt devant un poste à bois, vers 2 heures (j'ai cassé ma montre hier soir). Aimables ombrages des manguiers. Peuple indolent, devant quelques huttes. Je vois pour la première fois des ananas en fleur. Surprenants papillons, que je poursuis en vain avec

un filet sans monture, car j'ai perdu le manche à Kinshassa. La lumière est glorieuse ; il ne fait pas trop chaud.

Le navire s'arrête à la tombée du jour sur la rive française, devant un misérable village : vingt huttes clairsemées autour d'un poste à bois, où le *Brabant* se ravitaille. Chaque fois que le navire accoste, quatre énormes nègres, deux à l'avant, deux à l'arrière, plongent et gagnent la rive pour y fixer les amarres. La passerelle est rabattue ; elle ne suffit pas, et de longues planches la prolongent. Nous gagnons le village, guidés par un petit vendeur de colliers qui fait avec nous le voyage ; une bizarre résille bleue marbrée de blanc couvre son torse et retombe sur une culotte de nankin. Il ne comprend pas un mot de français mais sourit, lorsqu'on le regarde, d'une façon si exquise que je le regarde souvent. Nous parcourons le village, profitant des dernières lueurs. Les indigènes sont tous galeux ou teigneux ; ou rogneux, je ne sais ; pas un n'a la peau nette et saine. Vu pour la première fois l'extraordinaire fruit des « barbadines » (passiflores).

La lune encore presque pleine transparaît derrière la brume, exactement à l'avant du navire, qui s'avance tout droit dans la barre de son reflet. Un léger vent souffle continûment de l'arrière et rabat de la cheminée vers l'avant une merveilleuse averse d'étincelles : on dirait un essaim de lucioles. Après une contemplation prolongée, il faut me résigner à regagner ma cabine, à étouffer et suer sous la moustiquaire. Puis lentement l'air fraîchit, le sommeil vient... De curieux cris me réveillent : je me relève et descends sur le premier pont à peine éclairé par les lueurs du four où les cuisiniers préparent le pain avec de grands rires et des chants. Je ne sais comment les autres, étendus tout auprès, font pour dormir. À l'abri d'un amoncellement

de caisses, éclairés par une lanterne-tempête, trois grands nègres autour d'une table jouent aux dés ; clandestinement, car les jeux d'argent sont interdits.

5 et 6 septembre

Je relis l'oraison funèbre d'Henriette de France. À part l'admirable portrait de Cromwell et certaine phrase du début sur les limites que Dieu impose au développement du schisme, je n'y trouve pas beaucoup d'excellent, du moins à mon goût. Je relève pourtant cette phrase : « parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie » ; et : « ... entreprise... dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste ». Abus de citations flasques.

L'oraison d'Henriette d'Angleterre, que je relis sitôt ensuite, me paraît beaucoup plus belle, et plus constamment. Ici je retrouve mon admiration la plus vive. Mais quel spécieux raisonnement ! Imagine-t-on quelqu'un qui dirait à un voyageur : « Ne regardez donc pas le fuyant paysage, contemplez plutôt la paroi du wagon, qui elle, du moins, ne change pas. » Eh parbleu ! lui répondrais-je, j'aurai tout le temps de contempler l'immuable, puisque vous m'affirmez que mon âme est immortelle ; permettez-moi d'aimer bien vite ce qui disparaîtra dans un instant.

Après une seconde journée un peu monotone, nous avons passé la nuit devant la mission américaine de Tchoumbiri, où nous avons amarré dès 6 heures. (La nuit précédente le *Brabant* ne s'était pas arrêté.) Le soleil se couchait tandis que nous traversions le village ; palmiers, bananiers abondants, les plus beaux que j'aie vus jusqu'ici, ananas, et ces grands arums à rhizomes comestibles (taros). L'aspect de la prospérité. Les missionnaires sont

absents. Tout un peuple était sur la rive, attendant le débarquement du bateau ; car avant d'accoster nous avons longé quantité d'assez importants villages.

Nous sommes redescendus à terre après le dîner, à la nuit close, escortés par un troupeau d'enfants provocants et gouailleurs. Sur les terres basses, au bord du fleuve, d'innombrables lucioles pailletent l'herbe, mais s'éteignent dès qu'on veut les saisir. Je remonte à bord et m'attarde sur le premier pont, parmi les Noirs de l'équipage, assis sur une table auprès du petit vendeur de colliers qui somnole, la main dans ma main et la tête sur mon épaule.

Lundi matin, 7 septembre

Au réveil, le spectacle le plus magnifique. Le soleil se lève tandis que nous entrons dans le pool de Bolobo. Sur l'immense élargissement de la nappe d'eau, pas une ride, pas même un froissement léger qui puisse en ternir un peu la surface ; c'est une écaille intacte, où rit le très pur reflet du ciel pur. À l'orient quelques nuages longs que le soleil empourpre. Vers l'ouest, ciel et lac sont d'une même couleur de perle, un gris d'une délicatesse attendrie, nacre exquise où tous les tons, mêlés dorment encore, mais où déjà frémit la promesse de la riche diaprure du jour. Au loin, quelques îlots très bas flottent impondérablement sur une matière fluide... L'enchantement de ce paysage mystique ne dure que quelques instants ; bientôt les contours s'affirment, les lignes se précisent ; on est sur terre de nouveau.

L'air parfois souffle si léger, si suave et voluptueusement doux, qu'on croit respirer du bien-être.

Tout le jour nous avons circulé entre les îles ; certaines abondamment boisées, d'autres couvertes de